



« S'adapter » de Clara Dupont-Monod

L'auteure

Clara Dupont Monod est née le 7 octobre 1973 à Paris. Elle est une écrivaine et une journaliste.

Issue d'une famille protestante du pays de Gex qui, sous Louis XV, préfère l'exil à l'Abjuration, avant de revenir en France à la Révolution. Elle fait partie des 1200 descendants de Jean Monod (1765-1836), famille dont de nombreux membres ont une certaine notoriété (Théodore Monod, J.L.Godard, J.N.Jeanneney, ses cousins éloignés). Elle a fait des études littéraires et a une maîtrise d'ancien français à la Sorbonne.

« **S'adapter** » a obtenu le prix Fémina, le prix Goncourt des Lycéens et le prix Landerneau.

Elle a écrit également :

« Nestor rend les armes » (2011) chez Sabine Wespieser

« Le roi disait que j'étais diable » (2014) chez Grasset et Fasquelle

« La révolte » (2018) chez Stock

Le roman « S'adapter »

Malgré le propos, c'est un roman lumineux et émouvant servi par une belle écriture. Cette lumière qui reste et fait entrevoir la capacité de l'être humain à s'adapter.

Il raconte l'histoire d'une famille cévenole dont la vie sera bouleversée par la venue d'un enfant différent. Il est question ici de la normalité.

Dès lors, leur vie bascule, il leur faudra s'adapter et se réapproprier une vie autrement, une vie où le temps de l'insouciance est à jamais perdue.

« Un jour, dans une famille, est né un enfant inadapté. Malgré sa laideur un peu dégradante, ce mot dirait pourtant la réalité d'un corps mou, d'un regard mobile et vide. « Abîmé » serait déplacé, « inachevé » également, tant ces catégories évoquent un objet hors d'usage, bon pour la casse. « Inadapté » suppose précisément que l'enfant existait hors du cadre fonctionnel (une main sert à saisir, des jambes à avancer) et qu'il se tenait, néanmoins au bord des autres vies, pas complètement intégré à elles mais y prenant part malgré tout, tel l'ombre d'un tableau, à la fois intruse et pourtant volonté du peintre.» p.9

Ainsi commence le récit, en quelques lignes, tout est dit.

Ce roman, d'une grande délicatesse, s'articule en trois parties. Chaque partie correspond à un enfant de la fratrie désigné selon sa position, l'aîné, la cadette, le dernier. Et autour d'eux gravitent le père, la mère, la grand-mère, les cousins. Aucun membre de la famille n'est nommé. Il n'y a pas de détails superflus qui alourdiraient le propos. L'anonymat donne de la profondeur au récit.

L'auteure situe son roman dans le pays cévenol, pays protestant qu'elle semble bien connaître. Et c'est un enchantement. La montagne est très présente, les paysages imposent leur loi, indifférents, la montagne ne juge pas, elle est une force consolante pour la famille. Mais, en même temps, elle est rude et austère et, comme la vie, elle ne fait pas de cadeaux. Tout comme avec l'enfant « Il faut faire *avec*, et non pas faire *contre* ».

La famille habite dans une ferme avec une cour pavée et entourée de murs en pierre. La cour ressemble à une île protégée des tempêtes, fermée par une épaisse porte en bois fabriquée par des ancêtres installés dans les Cévennes depuis des siècles.

L'originalité du propos vient aussi de ce que ce sont les pierres de la cour et des murs, comme dans les contes, qui racontent ce qu'elles voient et entendent.

L'aîné, très vite, va avoir un rôle protecteur. Si la mère découvre la différence chez cet enfant aveugle (l'orange qu'elle déplace devant les yeux de l'enfant) C'est l'aîné qui, le premier, s'aperçoit que son petit frère perçoit les odeurs et entend.

Cet aîné est tendre, angoissé, abîmé, brisé, fusionnel. Il se coule dans la sensualité, dans le pouvoir bénéfique de la nature, vent dans les arbres, chants des oiseaux, le toucher. Il associe son frère à ce qu'il peut percevoir. Il module sa voix. Et peu à peu l'enfant reconnaît sa voix. p.31

La cadette refuse la situation. Elle est dans le dégoût, la colère et la culpabilité. Elle voit l'équilibre familial brisé à l'arrivée de cet enfant. Elle n'apprécie pas qu'il lui vole l'attention de son grand frère. Il l'empêche de vivre une vie normale. L'enfant a pris toute la joie de ses parents, transformé son enfance et confisqué son frère aîné.

L'enfant capte toute l'attention.

Alors que « Si un enfant va mal, il faut toujours avoir un œil sur les autres » p.94

Heureusement, la grand-mère et ses copines apportent joie et distraction.

L'auteure détaille le marathon administratif, le labyrinthe subtil dans lequel se débattent les parents pour tenter d'obtenir de l'aide, des sigles impossibles aux formulaires incompréhensibles et face à des interlocuteurs tatillons ou d'une odieuse nonchalance. Il y a une mise en accusation de la société. Elle pose la question de la norme.

Bien des années après la disparition de l'enfant, le dernier arrive avec sa force tranquille. Il joue un rôle fédérateur. Il est exemplaire. Il excelle à l'école. Par sa seule présence, il resserre les liens qui s'étaient étioyés.

Et la vie reprend.

Ce qui fait dire à la mère en conclusion en évoquant ses enfants :

« Un blessé, une frondeuse, un inadapté, un sorcier. Joli travail »

C'est un magnifique et bouleversant roman familial qui se double d'un hymne à la vie où l'amour est omniprésent.

Il nous aide à poser un autre regard sur la différence, la normalité et l'anormalité, l'adapté et l'inadapté. Car, au fond, ne sommes-nous pas tous, à la marge ? Si nous devons nous adapter, n'est-ce-pas, tout simplement, parce que nous sommes des inadaptés à la différence ? Qui est le plus inadapté, l'enfant ou les membres de la fratrie ?

L'écriture superbe donne du relief et de la puissance au récit. Elle le sublime. Les mots sont justes et posés. Les expressions magnifiques. Le texte est émouvant et retenu.

« L'insouciance ne se savoure qu'une fois éteinte, lorsqu'elle est devenue souvenir » p.15

« La montagne avait infusé en lui une sorte de dureté. Nous avons eu maintes fois l'occasion de vérifier que les gens sont d'abord nés d'un lieu et souvent ce lieu vaut parenté » p.14

« C'était une nuit rouge et froissée d'automne » p.117

« La banalité, ourlée des épreuves traversées, avaient des allures de fête. » p.141

« La montagne avait mis un manteau orange moucheté de vert... » p.147

« Les couleurs de la montagne faisait naître en lui des poèmes insensés » p.150

« Il pensa que les gens d'ici ressemblent à leur chemin » p.157

Clara Dupont-Monod, bravo et merci pour la beauté de ce récit !

Danielle DOYELLE-DELEFOSSE